

# CÉVENNES

## magazine

La revue du patrimoine

Annonces légales officielles et judiciaires dans le Gard

30 Gard  
**c|a.u.e**  
Conseil d'architecture, d'urbanisme  
et de l'environnement

Centre de Ressources  
Documentaires  
du CAUE du Gard

Balades pas ordinaires  
Les pèlerinages



Un été dans les bois  
de Bouquet, 2<sup>ème</sup> partie

Paul Fabre raconte :  
ces noms...

La discrète fontaine  
des trois-gouttes...

Estrassinnet  
La BD de Sylvain Pongi

## En Ardèche

# Le Coupe-Gorge, histoire de l'auberge de Peyrabeille

Episode 121

Si tristement célèbre dans les annales du crime par 26 ans de vols et d'assassinats.  
D'après des documents inédits et authentiques et les souvenirs des contemporains

Paul d'Albigny - 1886

Il tourna et retourna le sac et fut de plus en plus convaincu qu'on avait dû y toucher.

Bref, il l'ouvrit, recompta le contenu, et constata qu'il manquait cent francs en or et en argent.

Lorsque Cellier eut bien reconnu la soustraction dont il avait été victime, il était déjà à quelque distance de Peyrabeille et se trouvait fort contrarié de revenir sur ses pas pour réclamer l'argent qui lui manquait.

Il ne pouvait guère laisser ses chevaux et sa voiture sur la route, sans surveillance, et cependant il ne voulait pas revenir chez son maître avec le déficit qui existait dans sa caisse et dont on pourrait le soupçonner d'être l'auteur.

Il jurait et maugréait, ne sachant trop comment faire, car un retour en arrière de quelques kilomètres retarderait beaucoup son arrivée au Puy, où il était attendu pour ainsi dire à heure fixe.

Il tournait et retournait dans sa tête les idées les plus diverses, lorsqu'il rencontra sur sa route, et se dirigeant sur Mayres, deux marchands de bestiaux de connaissance qui se rendaient à une foire du côté de Largentière.

Il leur raconta sa mésaventure et leur exposa tout son embarras dans la circonstance.

L'un d'eux, touché de cette situation, lui offrit de garder sa voiture et ses chevaux afin de lui donner le temps nécessaire pour aller à Peyrabeille et en revenir.

L'autre consentit à l'accompagner et à lui servir de témoin dans la réclamation qu'il devait faire à la femme Martin, et ils se rendirent d'un bon pas à l'auberge.

Lorsque la femme Martin vit entrer Cellier et son compagnon,

elle comprit ce qui pouvait motiver ce retour et parut fort embarrasée d'abord.

Elle cherchait à cacher son émotion, mais elle n'y parvenait que difficilement sous le regard inquisiteur de ces deux hommes.

Cellier aborda carrément la question et lui demanda la restitution de ce qui lui avait été volé.

L'aubergiste le prit de très haut et nia effrontément qu'il ait été distrait quoi que ce soit de ce dépôt, qu'elle prétendit avoir rendu intact et dans le même état où elle l'avait reçu.

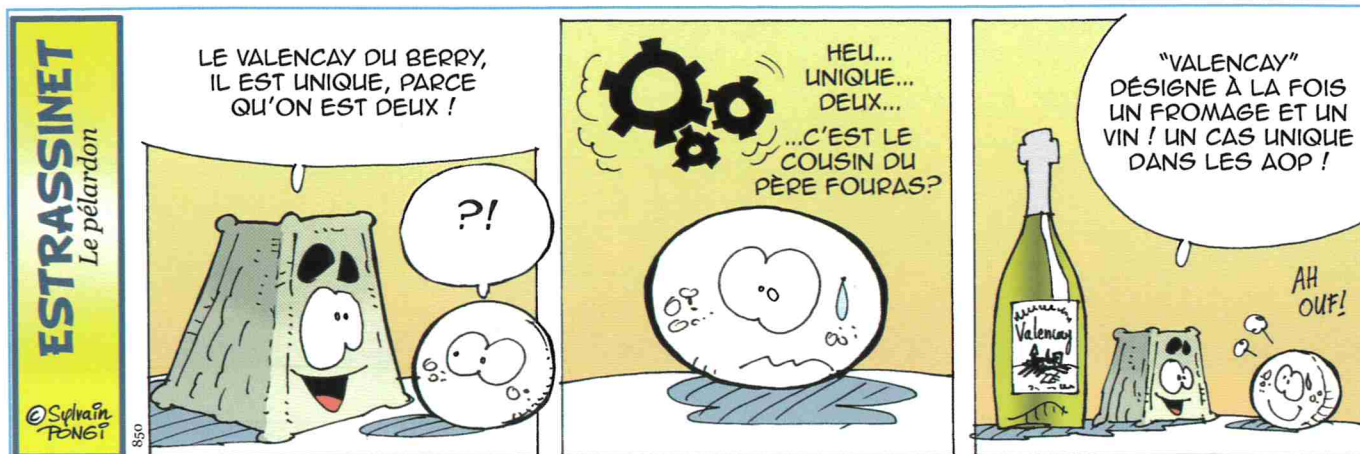
Cellier tira son sac de dessous sa blouse et lui expliqua les particularités auxquelles il avait pu constater que le dépôt avait été violé.

Mais la terrible femme n'en voulut pas démordre, et comme les deux hommes paraissaient peu disposés à se contenter de ses dénégations, elle sortit, et, un moment après, rentra en compagnie de son mari et du domestique qu'elle était allé chercher à la grange.

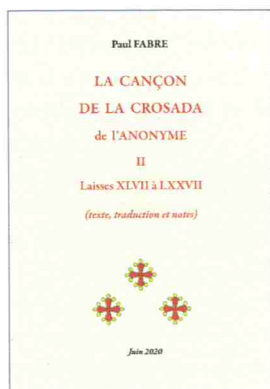
Forte de ce secours, elle nia de plus belle et s'emporta en invectives violentes pour masquer sa culpabilité.

Pierre Martin et Jean Rochette prirent alors des attitudes menaçantes et ne laissèrent plus de doute aux réclamants, sur la violence de leurs résolutions, car sous prétexte d'être insulté et calomnié dans l'honneur de sa femme et de son auberge, Pierre Martin s'était saisi d'une hache et faisait mine de se porter aux dernières extrémités sur les deux hommes.

Devant ces menaces, Cellier et son compagnon, qui étaient sans armes et n'avaient pas prévu ce cas périlleux, jugèrent plus prudent de se retirer, tout en maintenant leur bon droit, et en traitant comme ils le méritaient ces voleurs.



# Un livre à lire...



Au bout de ce troisième volume, j'aurai passé à peu près trois années sur la Chanson de la Croisade : ce faisant, j'ai retrouvé le plaisir d'entrer de plain-pied dans l'ancien occitan et d'en retrouver les richesses. Aussi mon propos premier sera-t-il de souligner une fois encore l'injustice subie par cette langue d'oc qui fut en son temps la première d'Europe et qui traîne encore après elle cette marque infamante de « patois » qu'elle est loin de mériter : elle a été la langue poétique, littéraire et civilisatrice de l'Europe médiévale et Dante voyait en elle « la parlure la plus parfaite et la plus douce ». Au-delà de l'histoire des faits et de l'approche linguistique, j'ai forcément un regard sentimental sur cette œuvre, car l'émotion m'a continuellement accompagné tout au long de ce travail. On ne passe pas trois ans dans les souffrances d'un peuple martyrisé sans que cette présence ne laisse des traces ; et il y a en effet, dans l'Histoire, des lieux malheureux dont le nom ne s'oublie pas : tels sont Béziers, Minerve, Lavaur, Marmande, comme Oradour-sur-Glane et comme Guernica. Merci donc à Guillaume de Tudèle. Merci surtout, à l'Anonyme, cet inconnu qu'il me semble maintenant connaître, parent éloigné par le temps, mais si proche par l'émotion. Et qui, lui, lui aussi, a tenté de sauver *Paratge*.



Paul Fabre est agrégé de l'Université, docteur ès-Lettres, et professeur émérite de l'Université Paul-Valéry. Il a été vice-président de l'Institut d'Etudes occitanes, président du Centre d'Etudes occitanes de Montpellier III, et pendant dix-neuf ans rédacteur de la Revue des Langues romanes. Secrétaire général de Défense et promotion des langues de France sous la présidence d'André Chamson, il a fait partie de la Commission ministérielle mixte pour l'enseignement des langues régionales. Il a enseigné pendant trente ans la philologie romane et la toponymie occitane à la Faculté des Lettres et des Sciences humaines de Montpellier. Il a publié onze ouvrages qui intéressent l'occitan et l'Occitanie, dans des domaines différents : littérature médiévale, littérature et poésie, étude des noms de lieux, roman, fables... Il publie ici le douzième, une édition de la Chanson de la Croisade albigeoise de l'Anonyme.

Gilbert Jaccon éditeur - [www.gilbertjac.com](http://www.gilbertjac.com)

Renseignements : [paulfabre5@wanadoo.fr](mailto:paulfabre5@wanadoo.fr) - Prix de vente : 16 €



## SOMMAIRE N° 2086

**Cévennes Magazine**  
31, chem. de la Plaine de Larnac  
30560 St-Hilaire de Brethmas

**Téléphone**  
04 66 56 69 56

**E. mail**  
[cevennesmagazine@gmail.com](mailto:cevennesmagazine@gmail.com)

**Site**  
[www.cevennesmagazine.fr](http://www.cevennesmagazine.fr)

**Facebook**  
Cévennes Magazine

<i>Le Coupe-Gorge, histoire de l'auberge de Peyrabeille, épisode 121 - Estrassinet</i>	2
Un été dans les bois de Bouquet, 2 <sup>ème</sup> partie	4-8
Paul Fabre raconte : ces noms qui ne se ressemblent pas...	9
Balades pas ordinaires - Les pèlerinages	10-13
La discrète fontaine des trois-gouttes, l'histoire locale...	14-15
C'était il y a presque un siècle : Mazac	16

**Fondateur :** Lucien André  
**Successeur :** Michel Vincent  
**Directeur de la publication :**  
Alain Reynaud

**Rédactrice en chef :**  
Patrimoine : Laurence Leyris-Béraud

**Siège social :**  
31, chemin de la Plaine de Larnac  
30560 Saint-Hilaire de Brethmas

**Impression :**  
IMPACT imprimerie - 04 67 02 99 89



N° CPPAP 0621 K 80730  
ISSN 0180-6181

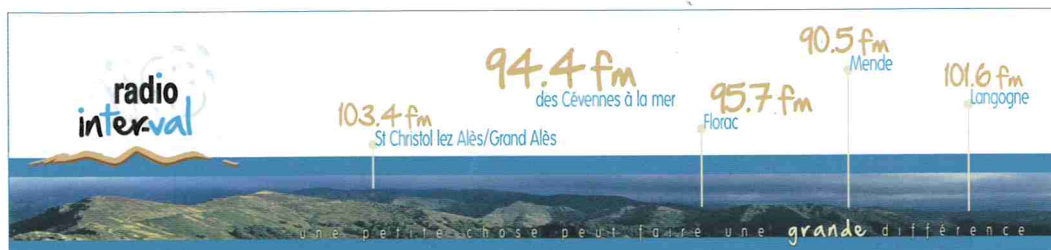
Reproduction des textes et photos  
interdite (loi mars 1957)

Dépôt légal : jour de parution

## Annonces légales et actus en pages centrales

### Photo couverture :

Cornillon - Photo : Michel Vincent



# UN ETE DANS LES BOIS DE BOUQUET

*Echos de la vie dans les villages et mas de la commune de Bouquet  
dans les années cinquante*

Deuxième partie - 1/2

## UNE JOURNEE MEMORABLE (récit autobiographique)

Par Alain Bouras (texte et photos)

*Dans les deux numéros précédents de Cévennes-Magazine (2079/80 & 2081), nous avons découvert un grand bois de la commune de Bouquet, appelé le Devois (Deves) lors des années 1950, présentation assortie de quelques notes explicatives. Nous poursuivons notre découverte à travers le récit d'une aventure survenue à l'auteur lors de l'été 1953 ou 1954.*

Ce matin-là, alors que je m'étais installé à mon poste d'observation, je vis se dessiner dans mon champ de vision un véhicule venant du côté du pont dit de Vigne vieille, en amont, et qui avançait avec une savante lenteur, une voiture verte, détail qui m'est resté, car elle me rappelait celle du maire.

*Parmi la flore du mont Bouquet, l'arbousier*



Le véhicule se déroba enfin à ma vue, mais il allait forcément passer au-dessous de mes pieds pour continuer en direction de Navacelles, à moins qu'il ne bifurquât, au pont, pour se rendre à Bouquet.

Or, il se produisit une première anomalie que je ressentis confusément : le véhicule que je m'attendais à voir passer dans une trouée du manteau végétal qui masquait la route, tardait à se manifester, et j'eus même l'impression qu'il s'arrêtait en bordure de route, là, quasiment au-dessous de mon poste de guet, du moins pas très loin.

Pour quelle raison là, précisément ? Peut-être s'agissait-il de quelqu'un qui avait affaire dans le secteur : de l'autre côté du valat, il y avait en effet des vignes et quelques jardins que l'on arrosait en allant puiser dans les gourgs pas encore à sec. De temps à autre, tôt le matin, j'apercevais quelque bouquetin vaquant dans ce secteur, et il était plausible qu'une de ses connaissances s'arrêtât pour aller lui rendre visite. Mais ce matin-là il n'y avait absolument personne. Je m'attendais quand même à voir l'inconnu se manifester en terrain découvert à mes yeux, descendre vers le ruisseau en traversant une terre appelée le Chambon, prise entre la route et le ruisseau et qui s'effile en pointe vers le pont de Bouquet, et se rendre de l'autre côté du ruisseau, jeter un coup d'oeil à quelque vigne, champ, jardin ou arbre fruitier (il y avait des figuiers) où il pouvait avoir affaire. Rien, sinon un étrange silence. Peut-être l'individu était-il resté un moment à son volant pour une raison indéterminée ?

Mais soudain, une apparition. Surgissant sans bruit de derrière les touffes de daladèrns, voici qu'un inconnu grimpe la pente et se dirige vers moi. Il n'est même plus qu'à quelques mètres de moi quand je découvre sa présence. Nouvelle bizarrerie : l'inconnu, dont je regrette de ne pas avoir bien vu le visage car il arrive à contrejour s'approche de mon poste sans le moindre mot, alors que ma première supposition est qu'il s'agit d'un étranger venu me demander un renseignement. Je n'ai pas pleinement conscience de la bizarrerie de cette si-

tuation, car comment pouvait-il savoir que j'étais là précisément ? De plus, quelqu'un de normal n'aurait-il pas prononcé quelques mots, ne serait-ce que pour se faire connaître et me rassurer ?

C'est le mutisme de cet homme qui me glace, je ne sais pas ce qu'il me veut, et me voici sur mes gardes, tout comme la Mira, ma chienne, qui s'est redressée et dont j'attends qu'elle réagisse. Et l'homme avançant encore, je pense que je lui ai dit « allez Mira », mais je ne sais plus, ce qui est sûr, c'est que l'homme est d'abord allé vers elle, l'a caressée et aussitôt la chienne a remué la queue plutôt que de lui sauter dessus, comme si elle avait affaire à quelqu'un qui lui était familier. Et c'est à ce moment précis que je suis pris de panique, car je comprends que l'homme me veut du mal.

Je mesure en un éclair l'impossibilité dans laquelle je suis de me précipiter dans la direction des mas de Bouquet pour y trouver refuge puisque l'individu me coupe la possibilité de dévaler vers la route, en terrain découvert. Alors, l'instinct commandant, je détale et m'enfonce dans la profondeur du bois.

Je me retourne juste une fois, le temps de sentir que l'inconnu s'est bien élancé à ma poursuite et surtout d'entendre son cri « je t'aurais », ces paroles terribles qui vont décupler ma force. Droit devant moi car, comme l'animal pourchassé par le chasseur et sa meute se rue vers le fourré ou le gîte salvateur, moi, une pulsion me commande d'atteindre ma muraille de Chine, de retrouver mon passage secret, de me jeter à terre pour ramper sous les buis, et enfin me fondre dans le grand bois de l'au-delà, et qui ce jour-là devient le bois de mon salut.

Mais c'est sans compter avec un véritable sortilège qui fait que dans mon affolement je perds mes repères, je ne reconnais plus les lieux, je ne sais plus où je me trouve, ma muraille de Chine s'est comme dérobée ! Et avec elle mon passage secret. Et en plus, je suis à bout de souffle. Et là, surtout pas d'hésitation, surtout pas de calcul, un réflexe, je me jette derrière une touffe de buis, et je m'aplatis.

Je suis incapable de dire combien de temps je suis resté là, quasiment sans bouger, pour éviter le moindre bruit qui eût révélé ma présence : une heure peut-être... car je suis sûr que mon agresseur s'est lui aussi dissimulé quelque part, attendant que je me manifeste pour me retrouver, et là je suis alors à sa merci.

Les minutes s'écoulent, aucun bruit. Un silence de plomb règne sur le bois, ça ne me paraît pas normal, pas habituel, il y a comme une inquiétude qui émane de l'environnement : pas de cri d'oiseau, pas de grésillement d'insecte, mutisme des cigales (après réflexion, il me semble que c'était l'atmosphère habituelle du bois, c'est



*Ci-dessus : ruines de la vieille église de Bouquet et ancien cimetière*



*Ci-dessus : château d'Allègre, dans les années 1980  
Ci-dessous : environs du château d'Allègre*



l'état psychologique dans lequel je me trouvais qui me faisait sans doute découvrir le poids écrasant du silence).

Des moments de solitude, tout le monde en rencontre de nombreuses fois dans son existence, mais la solitude absolue, celle de l'abandon, c'est une expérience que l'on ne vit qu'une fois, sauf sans doute au moment de la mort, mais dans ce cas, on n'est plus en mesure d'en parler, et pour moi, je m'en rends compte, c'était ce jour-là. Solitude de l'animal que j'étais redevenu, mu uniquement par son instinct, car je ne savais absolument pas ce que cet individu me voulait, pourquoi il m'avait pris en chasse, je sentais seulement que je devais lui échapper, tout comme le lièvre ne se pose pas la question de savoir ce que son poursuivant veut de lui, ou plutôt, le sent très bien.

A travers les buis, en rampant pour assurer ma position, je parviens quand même à avoir une vue des lieux, en fait une



Ci-dessus : graffitis dans la grotte des Camisards dite Bauma Menudièira  
Ci-dessous : les moutons de Claude



clairière légèrement vallonnée en marge de laquelle je me trouve. Je suis fasciné par la présence d'un grand chêne blanc, sans doute un baliveau échappé à une ancienne coupe de bois, et qui, depuis, a eu tout loisir de se développer et de devenir gigantesque. Ce chêne, je le revois toujours, (je dirai même qu'il a accompagné mon existence), j'ai la certitude que mon poursuivant s'est dissimulé là, derrière son tronc, aux aguets. Aucun doute : il ne peut être que là ! C'est à qui se découragera le premier.

Je fixe l'arbre avec une telle intensité qu'à un moment il me semble que ça bouge derrière lui, et même qu'il bouge lui-même. Alors je le quitte un moment et balaie l'espace qui s'offre dans mon angle de vision pour bien m'assurer qu'il n'y a pas d'autre poste possible d'observation, et je reviens à mon arbre qui a retrouvé son équilibre ; à moins que ce ne soit moi qui retrouve un brin de lucidité.

Encore de longues minutes... Or, il faut en finir, l'incertitude me devient un poids de plus en plus insupportable.

La décision est longue à prendre, mais enfin, tout doucement, je me redresse, et je reste encore un certain temps à mon poste, comme un piquet, pour m'assurer que ma réapparition ne provoque aucun trouble dans le bois. Rien ne bouge.

Délibération : pas question de revenir à mon point de départ par le même trajectoire, car l'Autre m'attend peut-être auprès du troupeau, sachant que je vais forcément m'en rapprocher pour le retrouver à un moment ou un autre.

Non ! Ce que vais faire : partir vers la frontière du couchant, là où sont les habitations, et en particulier le mas qui se trouve juste au débouché du bois, pour demander du secours. Et je pars sans courir, de peur que ma course, forcément bruyante, ne me fasse encore repérer.

Mais à mesure que j'avance, mon plan me paraît de plus en plus chimérique, je me sens désorienté, et faire irruption chez des inconnus, m'expliquer, ça me paraît alors insurmontable. C'est tout seul que je dois affronter mon épreuve.

En fait, sachant que je suis alors introuvable, je reprends de l'assurance, je réfléchis, et un autre plan s'impose à moi : revenir à mon troupeau par un contournement, par la marge si l'on veut, en retrouvant l'orée du bois, au dessus de la route, et en la suivant jusqu'à l'endroit où je l'ai quitté.

Et effectivement, je ne tarde pas à me retrouver quasiment au-dessus du pont de Bouquet, en vue du village, avec l'avantage de pouvoir au besoin dévaler la pente et courir vers les premières maisons - le mas de la Clémentine et du Robert Agniel est là, devant moi - Mais il y a mieux encore : de cette position surélevée, de plus le terrain étant nu à cet endroit, juste parsemé d'arjals trop bas pour gêner le regard, je redécouvre la route que je tiens même en enfilade quasiment jusqu'au Ranquet et au-delà.

Et ce qui me saute aux yeux, c'est que nul véhicule ne s'y trouve arrêté, la voiture verte

n'est plus là. Je me rends à l'évidence. Soulagement ? Ou incompréhensible sentiment de frustration, comme si cette disparition m'empêchait de savourer le plaisir d'avoir mystifié mon agresseur ? Et aussi cette frustration qui va me poursuivre sans doute jusqu'au terme de mon existence : ne pas avoir vu son visage.

Pourtant il n'y avait pas de quoi pavoiser : car c'est avec ce retour de la lucidité qu'une pensée angoissante me vient à l'esprit, mon troupeau, était-il toujours à la même place ? Forcément, il avait dû se déplacer, fait qui m'avait échappé ! Où allais-je le retrouver ?

Or voici que j'allais encore être confronté à un fait extraordinaire, un miracle même : les bêtes, je les aperçois enfin, quasiment au même endroit où je les ai abandonnées, en train de « chômer ». Et la chienne est assise à ses côtés, en position de garde (voir note ci-dessous). Incroyable ! (A propos de la chienne, voir note).

Un temps d'arrêt pour voir si personne ne se trouve là. On dirait même que je viens juste de quitter le troupeau, ou que quelques minutes seulement se sont écoulées depuis ma désertion, ou même que je me réveille d'un mauvais rêve, d'un enchantement maléfique, et que je retrouve la réalité. Sensation que je revis encore, quand je me remémore cette histoire.

Mais en attendant, il me fallait compter les bêtes, le vol étant peut-être le mobile de l'irruption de cet individu, ce qui cependant dans la configuration dans laquelle nous étions semblait difficile à réaliser : amusez-vous à traîner un mouton le long d'une pente scabreuse et l'embarquer dans un coffre, en passant inaperçu, et de plus sans que le reste du troupeau ne vous suive dans un concert de bêlements !

### LE RETOUR AU BERCAIL

Le reste : le retour à la maison, un chemin de croix ; cette portion de route qu'il me fallait encore emprunter, avec un véhicule qui pouvait, qui sait, réapparaître, le délire qui me gagnait (je n'en eus conscience qu'après coup), l'impression que mon troupeau avançait plus doucement encore qu'à l'accoutumée, ou même faisait du surplace, malgré mes appels suppliants, l'impression qu'un écho ricanant, une voix pas très lointaine répondait à la mienne. Mon arrivée tardive à la ferme, sans qu'apparemment on se soit inquiété de mon retard, je m'effondre en pleurs en racontant ce qui s'est passé, les réactions semble-t-il d'incrédulité, on cherche une explication rationnelle. Ma peur n'était peut-être pas justifiée, un malentendu sans doute ? On ne voyait pas qui pouvait me vouloir du mal, et pourquoi ? Sans doute s'agissait-il de quelqu'un de connu, mon père évoque même le boucher Blanchard (sans doute dans sa tête pensait-il qu'il aurait pu venir constater de visu l'état d'engraissement de bêtes dont il envisageait l'achat) ; sauf que le boucher ambulant en question, je le connaissais bien, et que

même sans voir son visage, je l'aurais reconnu. Ça n'était pas lui.

Je n'ai pas de souvenir très précis des suites de cette journée. Je sais que je dus m'aliter, sans doute plusieurs jours : la jaunisse disait-on. Dans l'après-midi, mon père était descendu au village de Bouquet pour faire une enquête ; mais personne n'avait remarqué quoi que ce soit d'anormal. De tels faits à Bouquet, « loin de tout », était-ce possible ? Invraisemblable ! On s'en étonnera, mais ce n'est que récemment que j'ai essayé d'analyser, voire de comprendre les réactions de mes proches lorsque je racontai ce qui m'était arrivé dans le bois, la part d'incrédulité manifestée par mon père, ou plutôt sa recherche immédiate d'une explication rationnelle. Certes il ne mettait pas en doute le fait qu'un quidam était venu à ma rencontre, mais ça ne pouvait être que dans un but avouable,



*Ci-dessus : l'école de Bouquet en 1952, la classe unique  
Ci-dessous : au Castellas de Bouquet, début des années soixante*



d'où, d'ailleurs, son hypothèse du boucher. Sans doute m'étais-je affolé un peu vite.

Et d'ailleurs, comme je l'appris plus tard, pour pallier ma défection, le lendemain, c'est ma sœur Paulette (un an de moins que moi) qui fut chargée de mener le troupeau au bois d'où, s'étant perdue, elle ne revint que vers une heure de l'après-midi, sans qu'on se soit inquiété outre mesure de son retard. Ne retrouvant plus un passage qui lui eût permis de se faufiler dans la bonne direction, éplorée, elle avait fini par recevoir un secours providentiel : celui de la chienne qui avait fini par prendre les devants et qui, sans nul besoin de G.P.S., avait conduit bergère et troupeau à bon port.

De plus, l'évocation des lieux qu'elle me fit ne correspondant en rien à mon expérience et à la connaissance que j'en avais, me parlant de passage de charbonniers, me poussent à me demander si elle ne s'était pas retrouvée prisonnière du bois du septentrion, ayant traversé la muraille de Chine en un point que je n'avais pas découvert.

Ce fait me donne à penser que finalement ce qui prévalait à la suite de mon récit, c'était bien l'incrédulité et qu'on ne mesurait pas l'énormité de ce qui s'était passé. Une telle agression était inconcevable, ailleurs peut-être, mais pas dans notre havre de tranquillité, à une époque où l'on n'avait même pas l'idée de fermer sa porte à clef quand venait la nuit.

## NOTE

ET MA CHIENNE ? Puisque nous en sommes au chapitre des animaux, on pourrait s'interroger sur le comportement de ma chienne lors de l'irruption de mon agresseur. Bizarrement, je ne lui en ai jamais voulu, et c'est bien longtemps après que, me remémorant cette journée, j'ai eu une sueur rétrospective : car imaginez qu'elle m'ait accompagné dans ma course, n'eût-elle pas révélé ma trajectoire en se retrouvant dans la situation (involontaire) d'un chien de chasse.

*La suite dans le prochain numéro...*

## Erratum :

Dans le N° 2081 de Cévennes-Magazine, page 13, à la suite d'une erreur de pièce-jointe, un fragment de brouillon manuscrit s'est retrouvé à la fin du texte.

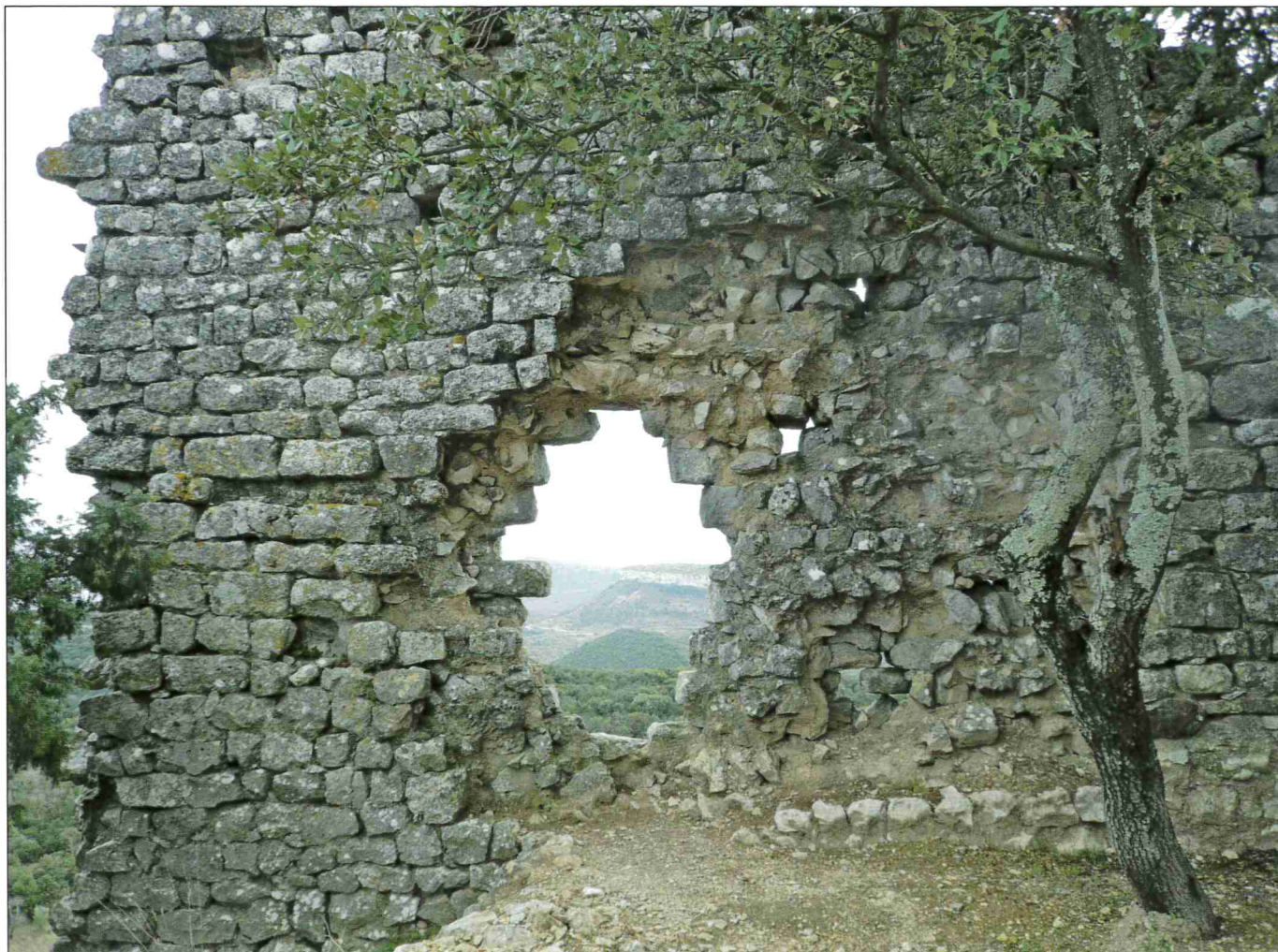
Rien à voir avec les bois de Bouquet, il s'agit du relevé d'un « dictionnaire du parler bittérois » (plutôt un lexique).

Fort heureusement il ne s'agit pas d'un document classé top secret.

Ce document peut quand même présenter quelque intérêt pour les lecteurs qui pourront le déchiffrer.

Nous les prions de nous excuser pour cette méprise.

*Vestiges du château d'Allègre, par l'ouverture on aperçoit les bois de Bouquet...*





## Paul Fabre raconte...

Paul Fabre est professeur émérite de l'université Paul Valéry de Montpellier. L'ensemble de ses travaux en toponymie et en anthroponymie lui valut, en 1999, d'obtenir le prix Albert-Dauzat décerné par la Société française d'onomastique. Dans cette rubrique, il nous explique clairement, la signification des noms de lieux, villages ou bien rivières de la région cévenole.

### 67. CES NOMS QUI NE SE RESSEMBLENT PAS...

Nous avons rencontré, chemin faisant, des noms qui se ressemblaient et qui néanmoins n'avaient rien à voir entre eux : *Vallérargues* et *Valleraugues*, par exemple, qui ne diffèrent que par une lettre et qui renvoient, l'un au nom d'homme *Valerius* augmenté du suffixe *anicis*, l'autre au nom de la vallée de l'Hérault, *Vallis Araugia*. Nous avons rencontré également des noms qui ne se ressemblent pas du tout et qui ont pourtant la même étymologie, tels : *Orly/Aurillac* et *Ozair/Ouradour*. Attardons-nous un peu sur ce dernier type et prenons quelques exemples parmi les noms de familles.

Voyez le nom méridional de *Galtier*, *Galtié*, *Galthié* ; ces formes correspondent à *Gaut(h)ier* (avec vocalisation du *l*), au *Gauthiez* du Nord, au *Gauter* breton. Tous ces noms, qui se ressemblent, viennent d'un nom de personne germanique *Walthari*, de *waldan* « gouverner » et *hari* « armée » (rappelons une fois encore que si vous portez un tel nom, il ne faut pas que vous voyiez un ancêtre flatteur : quand ces noms ont été donnés, leur sens était perdu !). Jusque-là, rien d'insolite. Mais voyez maintenant les noms de *Walter/Walther* (Alsace et Lorraine), de *Wauters* (Flandres), qui ne le disent pas, mais qui sont des variantes géographiques de *Gautier*. Il serait fastidieux de donner ici toutes les variantes ! Mais faisons appel à quelques hypocoristiques, ces noms diminutifs de nature affective, qui amplifient la dérivation des noms de personnes ; eh bien, nous allons constater que *Gautereau/Gautreau*, par exemple, a comme cousin germain *Wauthélet*, et que d'intimes liens de famille unissent des noms aussi apparemment différents que *Gatier*, *Vatrinet*, *Gatheron*, *Vatron*, *Gautret*, *Gautruche*, *Watrisse*, *Walz*, *Vatrin*, autant d'hypocoristiques qui renvoient tous à la même souche *Walthari* !

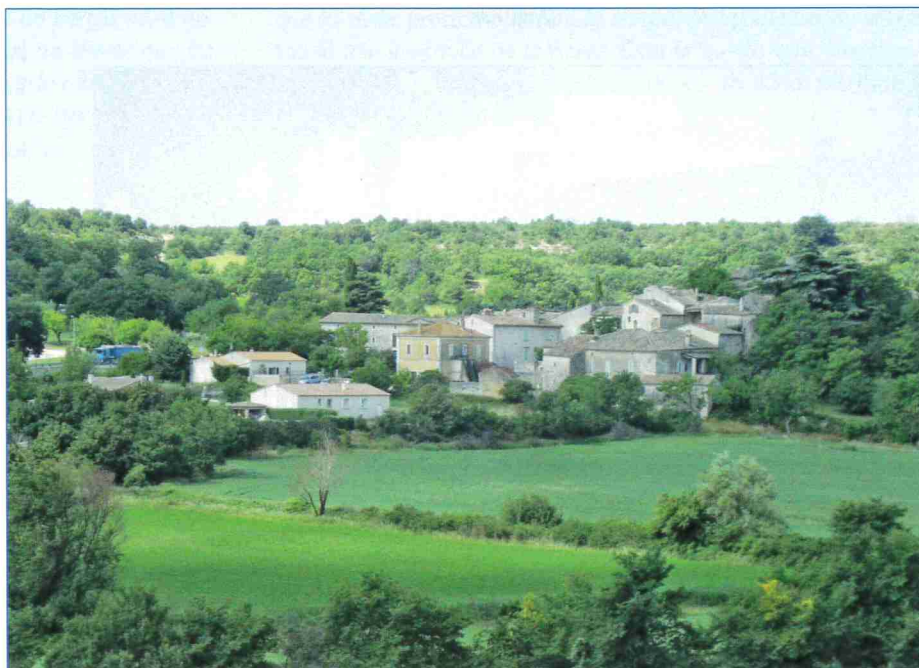
Prenons un autre exemple, celui des avatars de *Willhem*, nom d'origine germanique formé sur *will* (gothique *wilja*, vieil haut allemand *wille* « volonté » et *helm* « casque » -- ce *helm* qui a donné le *heaume* de l'ancien français). En occitan la forme normale est *Guilhem* ; dans l'Artois et la Picardie, c'est *Willaume* ; dans les Flandres, c'est *Willems*. Mais toutes ces formes, différenciées à partir d'une même origine, ont encore connu des variantes régionales, d'où des *Williams*, *Willème*, *Wuil-*

*lerme* qui sont tous des... *Guillaume* ! Et quand la chanson nous parle de *Guillaume* et *Guillaumette*, elle ne croit pas si bien dire ! Car les hypocoristiques sont nombreux, presque innombrables : *Willemet*, *Willemin*, *Willemotte*, *Wilmet*, *Wilmin*, *Wilmot*, *Villemard*, *Villemain*, *Villiet*, *Villiot*, *Villermot*, *Villermot*, *Guillaumet*, *Guillaumot*, *Guilhe*, *Guyillet*, *Guillot*, *Guilhou*, etc. Bien entendu, en mettant ces noms à la suite les des autres, la filiation apparaît pour peu que l'on soit attentif ! Mais que vous rencontriez ici un *Guilhou* là un *Wilmot*, il n'est pas évident que vous en fassiez spontanément des descendants de Guillaume...

De même, quelle ressemblance trouverions-nous spontanément entre les noms suivants si nous ne l'avions pas apprise de ceux qui savent : entre *Thénet* et *Etiève*, entre *Etiemble* et *Thévenot*, entre *Esteban* et *Thévoz*, entre *Etienne* et *Thouvenel* ? Tous ces noms, pourtant, sont des descendants de *Stefanus*, dont les formes *Etienne*, *Stéphane*, *Esteban*, etc. ont donné des dizaines et des dizaines de diminutifs qui, en se reproduisant, s'éloignent de la souche primitive.

Tirons-en une leçon : l'apparence est trompeuse, et, en étymologie, qui se ressemble ne s'assemble pas forcément ; mais qui ne se ressemble pas est pourtant identique ! Ce qui compte, c'est la filiation linguistique : elle seule permet de raisonner scientifiquement.

*Vallérargues*



# BALADES PAS ORDINAIRES

## - LES PELERINAGES -

D. Garrel

Le pèlerinage est une pratique quasi universelle. C'est un voyage (du latin *peregrinus*, « étranger ») effectué par un croyant vers un lieu de dévotion, vers un endroit circonscrit tenu pour sacré. Il est supposé avoir une communication directe avec une divinité grâce à une relique, un légendaire (récit d'apparitions, de miracles), une source, un arbre.

Il se fait généralement à pied. C'est une pratique qui apparaît dans de très nombreuses cultures jusqu'à nos jours, et est constaté dès Stonehenge en 2400 av. J.-C. Le pèlerin rencontre le surnaturel en un lieu précis où il participe à une réalité autre que la réalité profane.

Autrefois, les pèlerins partaient pour Jérusalem, pour Rome, pour Saint-Jacques de Compostelle et Saint-Gilles. C'est au XIX<sup>ème</sup> et au début du XX<sup>ème</sup> siècle que les pèlerinages attirent le plus de monde, des milliers de personnes. Avec parfois des excès plus en rapport avec la fête qu'engendrent les débits de boissons ambulants amenés par charrette pour l'occasion, qu'avec la religion et l'eau bénite.

On retiendra aussi comme nous le rapporte Félix Platter (XVII<sup>ème</sup> siècle) qu'il est possible de faire un pèlerinage pour autrui citant : « *Caspar Fry, qui était manchot et avait déjà été quinze fois à Saint Jacques, où il faisait des pèlerinages pour autrui.* »

Aiguèze



### J'ai relevé pour vous les pèlerinages gardois ou limitrophes :

**Aiguèze :** En regardant au-delà du village, sur un escarpement rocheux dominant l'Ardèche, une croix se dresse. C'est un lieu de pèlerinage et de promenade pour ceux qui ne craignent pas de marcher un peu sur une pente raide et caillouteuse.

**Alès :** Une dépendance du prieuré de Saint-Germain de Montaigu se trouvait au sommet de la colline de Saint-Julien des Causses (l'Ermitage). C'était, nous apprend une tradition populaire, une maison servant d'asile aux moines de Saint-Germain devenus vieux et infirmes. La petite chapelle, seule, en a été conservée. Elle servit d'oratoire à des ermites, aux XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles, et était le centre d'un pèlerinage sous l'invocation de Notre Dame des Mines.

**Allègre-les-Fumades :** C'est sous le vocable de saint Saturnin (dit aussi saint Sernin) de Toulouse, apôtre de nos contrées, que fut dédiée une chapelle. C'est un curé de Boisson, le père Puech, qui au siècle dernier encouragea sa restauration ainsi que son agrandissement. Le 4 mars 1866, une fois les travaux terminés, eut lieu son inauguration. Cette prise de conscience a permis de ressusciter un antique pèlerinage fixé le lundi de Pâques.

**Aramon :** Diverses apparitions de la peste eurent lieu à Aramon ; en 1588, 1629 et 1640. Celle de 1629 fut plus terrible ; cinq Récollets y furent victimes de leur zèle à secourir les malades ; c'est à l'occasion de cette peste que les consuls firent vœu d'aller, le 15 août de chaque année, communier à Notre-Dame d'Avignon, et d'assister, le soir, à une procession solennelle qui se ferait à Aramon. Ce vœu s'est accompli jusqu'à la Révolution. Dans les premiers temps, les consuls faisaient leur pèlerinage à Avignon, la corde au cou ; plus tard, ils se contentèrent de la porter à la boutonnière. La procession du vœu subsiste encore, mais elle se fait le 8 septembre.

**Arrigas :** En 1850, un notaire de Saint-Jean-de-Buèges, Camille Firmin, a peint une œuvre unique (la seule qui soit passée à la

postérité), installée aujourd'hui dans l'église. Le tableau, récemment restauré, représente saint Guiral, qui est l'objet d'un culte populaire incontestable, concrétisé par un pèlerinage qui, chaque lundi de Pentecôte, a drainé et draine encore les fidèles des communes voisines. Curé en tête, la procession grimpe vers un énorme rocher perché dans la forêt du Lingas, à plus de 1 300 mètres d'altitude : le pic de Saint-Guiral. Une légende évoque l'origine de cette appellation. Saint Guiral (que l'on identifie à saint Géraud d'Aurillac) était traditionnellement le patron des bergers, protecteur des troupeaux, des châtaigniers et des récoltes.



Courry

**Avignon** : Platters écrit : « Nous descendîmes la petite côte qui mène à la haute tour carrée bâtie à l'entrée du pont d'Avignon, et dans laquelle le roi de France tient toujours une forte garnison. Le pont lui-même lui appartient dans presque toute sa longueur ; il est souvent occupé par un poste français, à l'endroit où son autorité s'arrête. Sa construction, une des merveilles du monde, est due à un berger, saint Bénédet, qui sous l'inspiration de Dieu, entreprit un travail que les Romains n'avaient jamais osé tenter, à cause de la rapidité du courant ». La légende raconte de lui une foule de miracles. Il a sa sépulture sur le pont même, dans une chapelle qui est l'objet d'un grand pèlerinage annuel.

**Brouzet-lès-Alès** : Sur le Guidon du Bouquet une première statue est érigée en 1864. Renversée en novembre 1865 par un ouragan, elle est remplacée en septembre 1866 par celle que l'on peut voir aujourd'hui. En fonte, elle mesure 2,25 mètres de haut et pèse 1 300 kilos. L'abbé Dunan fait construire une petite chapelle, bénie en octobre 1888. Il y avait deux pèlerinages par an, l'un le premier dimanche de mai, l'autre de deuxième de septembre.

**Cornillon** : Saint-Sauveur, chapelle romane de forme trapézoïdale que surmonte un clocheton, qu'on dit avoir servi, dans le temps, d'infirmier au couvent des Templiers qui résidaient à Goudargues (réédifiée en 1831, procession le 6 août).

**Courry** : La chapelle de Saint-Sébastien, construite en 1722, rétablie en 1818 ; but d'un pèlerinage le 20 janvier, le 8 septembre et le 4 décembre. On allait y prier pour demander la pluie.

**Fontanes** : Notre-Dame-de-Prime-Combe, au nord du village, est une chapelle ou ermitage niché dans une combe des premiers contreforts des Cévennes (d'où son nom). C'est depuis douze siècles l'objet d'un pèlerinage très fréquenté. On y vénère une petite statue de la Vierge, en pierre très dure, devant lesquelles les pèlerins se recueillent. La légende rapporte « Un jeune pâtre avait coutume de conduire ses bœufs sur la colline. Un jour de mars 887, quand il voulut regrouper son troupeau pour le ramener à l'étable, il s'aperçut qu'un bœuf

manquait. Il le retrouve agenouillé près d'un buisson. Il s'approche et découvre une petite statue de la Vierge. Il la prend et la porte à l'église de Fontanes, suivi de son animal. Mais, le lendemain, la statue et le bœuf ont disparu. L'animal est découvert à la même place que la veille, prosterné devant la statue. La population du village voit là une indication de la Vierge. C'est là qu'elle veut être honorée. » L'église, comme en témoigne les ex-voto, attribue à cette vierge des miracles.

**Laudun** : Une forteresse naturelle abritait plusieurs oppida préromains dont celui dit du camp de César à l'aplomb de Laudun, et celui où est bâtie l'église de Saint-Pierre de Castres. L'église semble avoir succédé à un temple de hauteur si l'on en juge par le pèlerinage qui s'est perpétué jusqu'au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle. A la date rituelle du 1<sup>er</sup> août, on y grimpait de toute la région pour se guérir des maux de tête. Cette fréquentation continue explique que l'édifice ait été entretenu malgré la désertion totale du plateau.

**Laval-Pradel** : L'église, d'un style roman, bâtie dans un pittoresque vallon que dominant de hautes montagnes, est dédiée à la Sainte Vierge, de là le nom de Notre-Dame de Laval. Une statue de la Vierge, qui se trouvait au Mas-Dieu, est dans la crypte du sanctuaire de Laval. Chaque année, et depuis fort longtemps, de nombreux pèlerins viennent entourer cette sta-

tue de leur vénération (en particulier, le 15 août et le 8 septembre).

En 1854, le choléra se faisant menaçant dans les environs d'Alès, son curé, afin de conjurer le fléau, fit vœu d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Laval. L'agglomération ayant été moins prouvée que les environs, curé et paroissiens s'y rendirent, le 5 octobre.

**Le Martinet** : Le pic de Lachamp qui surplombe la commune, au sommet duquel a été élevée l'imposante chapelle romane de la vierge éponyme, est devenu un haut lieu de pèlerinage à travers les sentiers caillouteux, fleuris de bruyères et embaumés par les parfums de mille fleurs. Des pèlerinages avaient lieu le 1<sup>er</sup> mai et le 2<sup>ème</sup> dimanche de septembre, qui amenaient toujours l'affluence.

**Mialet** : Le Musée du Désert n'est pas un lieu de pèlerinage où l'on prie des saints. Il a pour mission de rappeler ces pages sanglantes où l'on voulut détruire la minorité huguenote. Le mémorial fut réalisé de 1913 à 1922. Désormais, dans quatre salles, l'on peut lire une liste de noms de femmes et d'hommes qui ont souffert et résisté pour défendre leur foi en exil, dans les prisons, sur les galères et, souvent, jusqu'à la mort.

**Montmirat** : Sur la crête de Mabousquet qui domine la vallée



Ci-dessus : Le Martinet  
Ci-dessous : Rochefort



et l'oppidum de Jouffe, un sanctuaire de hauteur lié à un pèlerinage (encore fréquenté au XV<sup>ème</sup> siècle par la Confrérie de La Jouffe).

**Pont-Saint-Esprit** : Le corps religieux le plus ancien dans la ville est celui des Bénédictins, fondé vers l'an 948, sous le titre de Saint-Saturnin, et connu, plus tard, sous le nom de prieuré de Saint-Pierre. La fondation du prieuré fut faite par Gérald, comte d'Uzès, et successivement archevêque de Narbonne et de Milan. Leur premier prieur fut le Bienheureux Guillaume, auquel succéda le fondateur même du prieuré, Gérald, qui mourut en odeur de sainteté, en 952. Son tombeau devint aussitôt le but d'un pèlerinage fréquenté ; des miracles s'y opérèrent, et la reconnaissance des peuples lui décerna un culte, qui ne cessa qu'au XVI<sup>ème</sup> siècle, lorsque les calvinistes eurent détruit son tombeau.

**Rochefort** : Il paraît que cette commune a tiré son nom du rocher sur lequel est placée une chapelle connue sous le nom de Notre-Dame-de-Rochefort, et qui donne lieu chaque année à un pèlerinage de la part des habitants de cet arrondissement, qui viennent, au mois de septembre, assister à une cérémonie religieuse.

**Saint-Gervasy** : On voit au sommet de la montagne de Puech-Chicard, une croix qui jadis fut un grand sujet de dévotion. Les fidèles lui attribuaient des miracles. On prétendait qu'un pâtre provençal, ayant aperçu un soir des feux étranges sur la cime de la montagne - lesquels ne lui parurent pas allumés par des mains humaines - crut y reconnaître un avertissement céleste. Dans son enthousiasme, il obtint l'autorisation de faire élever une croix sur le Puech-Chicard. Sur le plateau de cette montagne, il y a une excavation creusée dans le roc en forme de tombeau ; on assure qu'un évêque de Nîmes y serait enterré.

**Saint-Gilles** : Ce gros bourg a été le deuxième port de la Méditerranée occidentale et l'un des quatre plus grands pèlerinages du Moyen Age...

Le saint ermite à la biche, Gilles, devait son exceptionnelle renommée aux miracles qu'il avait accomplis de son vivant, et qui continuaient de se produire près de son tombeau. Aux X<sup>ème</sup> et XI<sup>ème</sup> siècles, le pèlerinage se développe ; il atteint son point culminant au XII<sup>ème</sup>, siècle. La renommée de l'abbaye dépassera les bienfaiteurs locaux puisque viendront s'y joindre les rois de France et les papes.

Le pape Urbain II y vint y célébrer la fête patronale du 1<sup>er</sup> septembre. C'est à la suite de ce voyage qu'il déclara dans une bulle, qu'il avait dédié à Dieu la nouvelle basilique <sup>(1)</sup>.

Ce pèlerinage fut même obligatoire pour certains peuples. On lit dans le traité de paix passé entre les Flamands et le roi Charles-le-Bel, que les habitants de Bruges et de Courtrai, étaient tenus d'y envoyer annuellement cent pèlerins.

**Saintes-Maries-de-la-Mer** : Le pèlerinage des Gitans aux Saintes-Maries-de-la-Mer est devenu, au XX<sup>ème</sup> siècle, un événement mondialement connu. Sara, la patronne des voyageurs et gitans, est le symbole de la présence particulière des Gitans au pèlerinage. Rome a attaché à ce rite des indulgences plénières et temporaires. On raconte sur les lieux un grand nombre de guérisons miraculeuses, qui entretiennent la ferveur

des fidèles. On notera que les « porteurs » de Sara sont les Gitans d'Alès (famille Baptiste) - pèlerinages principaux les 24 et 25 mai.

**Saint-Privat-de-Champclos :**

Cavène, possède une chapelle dédiée à Notre-Dame-des-Lumières où l'on vient de tous les environs en pèlerinage pour y demander la guérison des maladies des yeux. Cette chapelle fut fondée par la noble famille d'Avéjan, en 1667. Le service en était fait par les capucins de Barjac, qui venaient y célébrer la Sainte-Messe, tous les samedis et tous les dimanches de l'année, ainsi qu'aux fêtes de la sainte Vierge. Le service, interrompu vers 1771, n'a été repris qu'après une restauration de la chapelle, qui s'est faite vers 1850 ; il est confié au curé de Saint-Privat. Saint-Ferréol est le nom d'une ancienne chapelle édifiée sur les ruines d'un ancien monastère qui remonterait au XIII<sup>ème</sup> siècle. Il est construit, dit-on, sur le lieu où aurait vécu et où serait mort saint Ferréol. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un simple ermitage, dans lequel on dit la messe une fois par an, le jour de la fête du saint.

**Sénéchas :** L'église dédiée à Notre Dame de l'Assomption a été jusqu'en 1790 un lieu de pèlerinage. Dès 419, un sanctuaire chrétien remplace un monument primitif, sur l'emplacement de l'actuelle église paroissiale. Au XII<sup>ème</sup> siècle, les moines y construisirent une petite église romane, dont subsistent encore deux arceaux. Ce lieu de culte fut transformé au XVI<sup>ème</sup> siècle en une église qui a subsisté, plus ou moins restaurée, jusqu'en 1875.

**Tarascon :** On voit dans l'église paroissiale le tombeau de sainte Marthe, avec sa statue et l'effigie du dragon qu'elle dompta. Platters nous dit : « La chapelle souterraine qui renferme ce trésor royal est le but de force pèlerinages, et chaque fois, nous a-t-on assuré, qu'un visiteur se présente, une petite cloche avertit les quatre consuls qui arrivent aussitôt, pour ouvrir, avec un saint respect, la châsse ornée de pierres précieuses. On voit alors, au naturel, le visage de Marthe, au front de laquelle est encore intact et bien conservé le morceau de chair que toucha le Christ ».

**Uzès :** En dehors du mur d'enceinte, se trouve une vieille église de Saint-Firmin. C'est le but de force processions et pèlerinages,



Saint-Privat-de-Champclos

pour exorciser les gens possédés de l'esprit malin. « J'y vis amener un garçon, mais je crois bien qu'il était tout simplement atteint d'hypocondrie. Il déclara qu'une nuit, pendant qu'il gardait ses chevaux, un esprit lui avait fait présent d'une paire de souliers. A peine-les eut-il mis, que sa raison s'en alla. Il ne parlait pourtant que sa langue maternelle, sans aucune de ces contorsions que font d'ordinaire les possédés » - rapporte Platters.

**Vauvert :** Sous le règne de Charlemagne, dans une vieille charte du 24 mars 810, Raymond, duc d'Aquitaine, est mentionné comme ayant

donné à l'abbaye de Saint-Tibéri le fief de Posquières et l'église de Notre-Dame. Ce lieu saint disparu, et sur l'emplacement duquel on ne voit plus que des maisons bourgeoises, conservait encore, avant le XVI<sup>ème</sup> siècle, toute sa beauté d'architecture gothique. Sous le nom de Notre-Dame de Vauvert, on en fit un lieu de dévotion et de pèlerinage au XIII<sup>ème</sup> siècle.

**Villeneuve-lès-Avignon :** « Est formée de trois quartiers séparés, appartenant tous au roi de France. Dans le premier, bâti au sommet de la montagne et entouré de remparts, se trouve le pèlerinage de Saint-André, possédant diverses reliques saintes que l'on montre difficilement et que je réussis cependant à voir », écrit Platters.

L'Abbaye de Saint-André elle-même a été fondée au VI<sup>ème</sup> siècle près du tombeau de Sainte Casarie. Elle aurait été la fille d'un souverain wisigoth de Tarragone, en Espagne. Elle aurait vécu la dernière partie de sa vie dans la pénitence sur le Puy Andaon où une anfractuosité de rocher lui servait d'asile. Le tombeau de la sainte devient un lieu de pèlerinage, peu après sa mort. Quelques moines de l'ordre de Saint-Benoît s'installent sur le site, en assurent la garde. Ainsi prend naissance l'Abbaye de Saint-André, qui ne devait disparaître qu'à la Révolution après avoir joui, pendant plusieurs siècles dans la région méridionale, d'une grande renommée.

Vauvert



**Cette liste n'est pas exhaustive.**

Si vous avez des lieux, dates complémentaires, autres informations sur ce thème, merci de les envoyer au journal qui fera suivre.

**NOTE :**

1 - Urbain II veut parler de l'église inférieure, l'église supérieure n'ayant été commencée que 20, ans après. (Voyez sur cette église, le deuxième § de la deuxième partie du chapitre 1<sup>er</sup>).

## Elle coule vers le Chaudebois

# La discrète fontaine des Trois-Gouttes

Fréquentée par les citadins amateurs d'eau pure

Un chemin étroit et pentu entre deux hauts murs de pierre. Dans un renforcement, à mi-pente, un bout de tuyau laisse échapper le filet d'eau régulier d'une source captée, qui s'en va en murmurant par un ruisseau souterrain. À cette fontaine, une jeune femme et un jeune homme sont en train de faire leur provision d'eau. Image bucolique ? Image du temps passé ? Pas du tout. Ce n'est pas un seau que la belle est venue remplir à la fontaine, mais une série de bouteilles en plastique. Nous sommes à la fontaine des Trois-Gouttes, sur le chemin auquel elle a donné son nom, entre la route de Saint-Jean-du-Pin et le Brésis, c'est-à-dire à deux pas de la ville.

Ici, pas de rangées de maisons, mais des villas cachées derrière murs de clôture, arbres centenaires, jardins en terrasse. Pas de rues, mais des chemins où les rares voitures se croisent difficilement, où les chats se promènent royalement.

Le chemin de la Fontaine-des-Trois-Gouttes n'est pas le seul, dans le quartier, à porter une dénomination pittoresque. La colline du Moulin-à-Vent est à l'origine du nom du chemin du Moulin-de-Laure. Au pied, c'est « la promenade des amoureux » : le chemin du Puech-des-Fades (colline des fées) longe un moment le ruisseau de Chaudebois jusque vers l'ancien moulin de Monplaisir, où il s'en écarte pour grimper à la rencontre du chemin de la Gleizette (la petite église, celle de Saint-Germain) et de celui de Fenoudeille. Une source d'eau tiède mêle son eau à celle du ruisseau.

Si les anciens ont pu trouver des vertus particulières à l'eau de la fontaine des Trois-Gouttes, il semble que ce ne soit plus le cas aujourd'hui. Ceux qui viennent s'approvisionner ici le font pour le plaisir de consommer une eau « naturelle », telle qu'elle sort de terre.

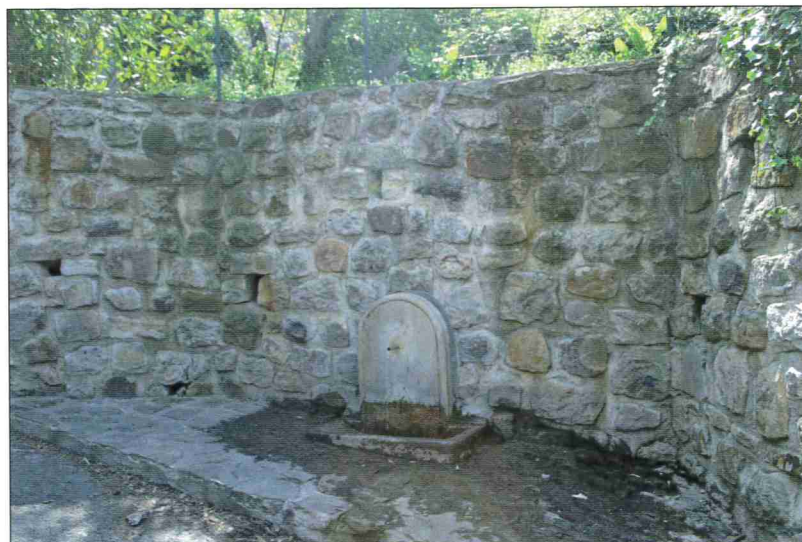
Il semble aussi que la réputation de la fontaine ait souffert de l'urbanisation de son environnement, même si celle-ci est bien limitée, au profit de sources plus campagnardes comme celle que l'on trouve dans la vallée du Galeizon au voisinage du pont des Camisards.

La fontaine, aujourd'hui, ne coule plus dans une niche (photo ci-dessous).

Chronique parue le Dimanche 4 juillet 1999



Une niche au bord du chemin, la célèbre fontaine.



*Alès, ville d'eau et de farce*

## *L'histoire locale à la mode Délices Dada*

*Où la fiction révèle que la réalité aussi est loufoque*

Le guide bleu, le guide vert, le guide rouge se distinguent par la couleur de leur petit panonceau circulaire et de quelques détails vestimentaires. Ils se sont partagé la tâche. Chacun entraîne un groupe à sa suite pour une visite à thème autour de la place de la mairie. La mine et l'industrie, l'évêque d'Avéjan, Alès ville d'eau... Le burlesque se greffe sur la réalité historique. Les guides sont des comédiens de la compagnie Délices Dada, gens de théâtre qui jettent un regard nouveau, quelque peu sacrilège, sur le patrimoine.

Avec conviction et sérieux, le guide rouge vous annonce que l'hôtel de ville a été construit pour héberger les curistes venus prendre les eaux à Alès ; il tiendrait son nom du promoteur de la station, un certain Edmond Ville, et le décorateur de la façade aurait représenté les serviettes de bain en train de sécher !

Au début de son exposé, tout aussi doctement, il avait évoqué un mémoire consacré aux eaux minérales d'Alès, rédigé par François Boissier de Sauvages, professeur à la faculté de médecine de Montpellier. Guère plus vraisemblable que le reste, finalement, mais là, la bibliothèque municipale pourra vous confirmer l'information : un exemplaire de ce mémoire est conservé au fonds ancien.

Sur chacun des thèmes, la trame, le point de départ sont vrais, l'illustration sur le terrain est complètement loufoque, d'un burlesque qui entraîne complicité et désir d'inventer.

Faut-il croire le guide quand il montre le moulage du visage d'Edmond Ville (reproduction de photo ci-contre), enchâssé dans le bâti d'une fausse fontaine au

jardin du Bosquet ? Sûrement pas ; mais ses commentaires - sur les traces de nourriture qui ont coulé le long de la barbe, par exemple - sont tellement drôles ! Ceux qui, habituellement, étudient et racontent sérieusement l'histoire d'Alès se sont régalés à suivre les guides farfelus. Et voudraient bien de temps en temps pouvoir se conduire comme eux.

Mais quand même, ce visage, c'est seulement un des éléments dispersés de l'ancien monument à Florian !

En 2006 : la bouche du personnage crachait à nouveau de l'eau.

*Chronique parue le Dimanche 11 juillet 1999*



Edmond Ville fit d'Alès une ville d'eau.

# C'était il y a presque un siècle

## Mazac (quartier de Saint-Privat des Vieux)



Le café de La Renaissance était l'un des deux cafés du hameau de Mazac. Dans les années 1960, il fut remplacé par le "whiskyclub", un concept innovant pour l'époque. Extrait du livre de Michel Vincent : *En suivant le chemin de fer d'Alais à Port L'Ardoise.*

Saint-Privat fut l'un des lieux confié par un titre du roi de France Philippe Auguste à l'évêque d'Uzès en 1211. Jacques de Saunier fut, en 1605, à la fois seigneur de Mazac et premier consul d'Alès. Mazac, un quartier de Saint-Privat, est d'origine romaine. C'est le nom d'une personne : *Matasius*. En 1623, lors des guerres de religion, Annibal de Montmorency, frère de la comtesse d'Alès, gouverneur du Languedoc et commandant des troupes royales, campa à Saint-Privat. Les soldats pillèrent et tuèrent le bétail, ce qui provoqua la colère des habitants qui se plaignirent de ces agissements. L'église, qui se trouve au centre du village est de style roman et date du XII<sup>e</sup> siècle. Elle fut incendiée en septembre 1702, lors de la guerre des Camisards. C'est la troupe de Jean Laporte qui commit ce sacrilège ; ses partisans continuèrent leurs méfaits un an après en incendiant la métairie de M. de Lasalle. À la Révolution française, la commune prit le nom de La Fontle-Vieux. Environ mille deux cents villes ou villages de France sont renommées d'un nom révolutionnaire. Ce sont les communes commençant par « *Saint* » ou « *Sainte* », en raison de la déchristianisation, et ceux qui évoquent la féodalité et les

symboles de l'Ancien Régime, qui doivent changer de nom. Le décret de 1793 les y obligent, ainsi les vocables Saint/Sainte, Roy/Roi/Reine, Château/Castel, Évêque, Lys, Abbaye/Église/Chapelle, Moine, Abbé/Abbesse, Notre-Dame, Comte/Sire/Duc, Dauphin sont-ils évincés de l'index des communes de France. Le 1<sup>er</sup> messidor an III (19 juin 1795) le service de l'église de Saint-Privat fut supprimé et l'église fut uni à celle de Salindres. L'église et la maison presbytérale furent vendues. Les nouveaux propriétaires avaient fait cet achat dans le but de l'offrir à la communauté le jour où le culte catholique serait réhabilité à Saint-Privat. Le quartier de Saint-Alban était autrefois une paroisse à part entière, qui s'appelait : Saint-Alban-les-Alais. Le 12 Nivôse an XII (4 janvier 1804) les habitants de Saint-Privat adressèrent une pétition aux autorités pour faire transférer le service de l'église de Saint-Alban à Saint-Privat. Les propriétaires rendirent les bâtiments en 1807 et au mois d'août 1808, un curé arriva. Le 8 juillet 1814, Louis XVIII annule le changement de noms des trois mille communes rebaptisées par les Sans-culottes

### Pour vous abonner...

- 1 an :**  
40 euros  
52 numéros
- 6 mois :**  
25 euros  
26 numéros

- Étranger 1 an :**  
46 euros

NOM Prénom : .....

Mail : .....@..... Tel. : .....

Adresse : .....

Bulletin d'abonnement à renvoyer accompagné  
d'un chèque à : Cévennes Magazine  
31, Chemin de la Plaine de Larnac  
30 560 Saint-Hilaire de Brethmas

**PROMO 2020**

Parrainez quelqu'un,  
votre abonnement  
et celui de  
votre filleul  
passent à 30 €